

ENQUETES ET REPORTAGES

magazine.union@sonapresse.com

Site de pêche artisanale d'Alibandeng : le marché des grossistes

ILS sont Nigériens et quelques Gabonais, près de 500 personnes partageant ce site où, en temps normal, des commerçants vont régulièrement s'approvisionner en produit de la pêche, en poissons notamment.

MIKOLO MIKOLO
Libreville/Gabon

ALIBANDEG, pour ceux qui ne le savent pas, se trouve dans le premier arrondissement de Libreville. Ce quartier abrite le cimetière privé Messolo, érigé non loin de la cité des marins. Ici, s'est également formé un site de pêche artisanale, que ses occupants appellent pompeusement "débarcadère". Un petit coin qui côtoie la barrière de l'aéroport international Léon Mba. "C'est le premier débarcadère de Libreville qui nous a vus naître. Sans oublier nos enfants et petits-fils. Il existe depuis 1952...", confie Elvis. Assis, torse nu sur la terrasse d'une maison construite à proximité de l'église "Chérubin Séraphin du Gabon", le chef de la communauté nigérienne, Nathus Akinbami, n'en dit pas moins. "Nous sommes implantés sur ce site depuis très longtemps. Mais avant de l'occuper, nous vivions à l'intérieur de la barrière actuelle de l'aéroport. Ce n'est qu'après avoir été déguerpis, que nous sommes arrivés à cet endroit où près de 500 âmes vivent en harmonie", indique-t-il. La chapelle est fréquentée par les membres de la communauté et quelques Gabonais.

Le septuagénaire, marié à deux femmes et père d'une nombreuse progéniture, comme pour le regretter, souligne : "la pêche est suspendue pour l'instant." Ajoutant : "en temps normal, les pêcheurs vont quasiment tous les jours pratiquer leur activité. Et après avoir passé deux ou trois jours en mer, ils ramènent des poissons de



Des femmes, essentiellement des épouses des pêcheurs, rangeant le poisson fumé dans des cuvettes.

tous les genres. En gros, tout se passe bien ici." Le produit de la pêche est écoulé auprès d'une clientèle composée en majorité d'abonnés. Ces derniers "s'approvisionnent en gros pour aller revendre les poissons dans les marchés de la ville...", explique Christophe Tabiti, notre guide qui nous fait visiter le fumoir. Pour y accéder, il faut passer entre l'église et la propriété d'un Gabonais retraité de la gendarmerie. Un sentier qui débouche sur un pont de fortune au-dessus d'un cours d'eau. À

l'autre bout du pont, l'on peut justement observer de jeunes dames vendant du poisson fumé. D'autres par contre, visibles entre deux cases, rangent soigneusement le produit de la

pêche dans des cuvettes. "Ce poisson est destiné aux grossistes", informe notre guide. Le prix du kilogramme varie entre 1300 et 2 500 francs, en fonction de l'espèce. Après quelques civilités aux vendeuses qui s'expriment parfois en langue vernaculaire, il nous faut ensuite braver un monticule pour atteindre le cœur du village

des poissons. Ici, des fumoirs s'étendent à perte de vue. Tout y est quasiment rustique. "C'est sur ces étals qu'on fume le poisson. Il faut beaucoup de bois et de copeau de bois pour mieux le fumer. C'est un travail qui est certes difficile. Mais pour nous, cette activité est culturelle", témoigne Christophe. Ce dernier nous conduit éga-

lement au débarcadère, séparé de la mangrove par un bras de mer. Ici, on peut apercevoir de nombreuses pirogues accostées. Quelques pêcheurs mettent à profit leur temps de repos pour ramender leurs filets. Au milieu des cases, femmes et enfants écaillent le poisson dans une ambiance qui rappelle la vie au village.

Besoin d'infrastructures sociales

"NOUS sommes confrontés à de nombreuses difficultés, dont celles liées aux mauvaises conditions de vie. Les gens doivent savoir qu'il y a également des Gabonais qui font de la pêche avec nous. Notre cohabitation est bonne. Par ailleurs, nous souhaitons que nos enfants, nés ici, bénéficient aussi des largesses des autorités gabonaises, notamment au niveau de l'enseignement..."

Cette plaidoirie de Ruben Joël Omepe, dont le père fut parmi les premiers habitants de la zone des pêcheurs, témoigne parfaitement de la précarité dans laquelle vivent les pêcheurs traditionnels du débarcadère d'Alibandeng. En plus du fait que le site manque d'école, la majorité de ses habitants sont locataires. "Nous louons tous ici. Nous n'avons pas de terrain pour construire des maisons décentes", affirme Mega qui souhaite ainsi voir les pouvoirs publics s'intéresser aussi à leur milieu de vie.